

PRIX DE L'ABONNEMENT. Edition Quotidienne.

Pour les Etats-Unis... \$12.00 \$6.00 \$3.00 \$1.00
Pour l'Etranger... \$15.15 \$7.55 \$3.75 \$1.30
Les abonnements se soldent invariablyment d'avance.

Le Numéro



Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT. Edition Hebdomadaire.

Pour les Etats-Unis... \$20.00 \$12.00 \$6.00 \$2.00
Pour l'Etranger... \$25.00 \$12.00 \$6.00 \$2.00
Les abonnements se soldent invariablyment d'avance.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLÉANS, VENDREDI, 15 MARS 1907

80ème Année

L'ART DE VIVRE LONGTEMPS.

Une centenaire, la doyenne des Parisiennes, vient de mourir à Paris. Un jour, sous Louis-Philippe, une vieille femme dinait chez M. Duchatel, je crois, fit dresser la tête à tous les convives en laissant tomber ces paroles : — Feu mon mari disait au roi Louis XIV...
Et les hôtes de M. Duchatel regardèrent avec stupéfaction cette femme souriante qui parlait du Roi-Soleil comme d'un contemporain. C'était la troisième femme du duc de Richelieu qui l'avait épousée en 1750 toute jeune, lui très âgé. Les vieillards de cette sorte semblent comme un pont jeté entre le présent et le temps disparu. Le baron de Charles IX et de Marie Touchet, devenu duc d'Angoulême, mourut sous Louis XIV, le duc de Richelieu aurait pu le connaître, et sa veuve raconter aux contemporains du roi Louis-Philippe la Saint-Barthélemy d'après le récit d'un fils de Charles IX. La première fois que je vins à l'Académie, disait Victor Hugo, j'étais assis à côté du duc Pasquier qui avait vu le supplice de Damiens...
Paris vient donc de perdre sa doyenne, une femme qui ne fit aucun bruit, Mme Robineau, et qui est morte à l'âge de cent sept ans. Elle avait vu Napoléon, fête d'Autriche, Léna, Friedland, vu les Cosaques à Paris, les gouvernements succéder aux gouvernements et les révolutions aux révolutions, et elle avait « vécu », comme dit Stievens. Récemment encore, et jusqu'à la fin de sa vie, elle servait de sujet d'expérience à M. Metchnikoff qui étudia la vieillesse. Le savant bactériologiste, en effet, semble préoccupé du souci de prolonger la vie humaine comme ses prédécesseurs, qui au moyen âge cherchaient l'élixir de vie. Nous ne mourons pas, affirme-t-il, nous nous suicidons. C'est le mot du docteur Lassègue : « Passé cinquante ans, l'homme ne meurt pas, il se tue. » Nous nous tuons en laissant les macrophages destructeurs envahir nos tissus, l'artériosclérose durcit nos artères. Une bonne hygiène, la suppression de certains poisons, comme l'alcool, nous ferait vivre.
Nous partons, paraît-il, sans avoir eu notre compte ». Notre compte de vie, Flourens l'avait dit avant Metchnikoff. Et lorsqu'il le dit, il fit un beau tapage et ouvrit des perspectives heureuses à l'humanité. Le livre fameux du père de Gu tave Flourens et de l'ancien ministre des affaires étrangères, la Longévité humaine, date de 1851. Il n'a pas vieilli. Flourens trouve que la vie se compose de deux jeunes-ces. Selon lui, l'enfance va jusqu'à dix ans ; de dix à vingt ans, c'est l'adolescence ; jusqu'à trente ans, c'est la première jeunesse ; de trente à quarante, c'est la seconde. L'âge viril va jusqu'à soixante-dix ans ; la première vieillesse conduit jusqu'à quatre-vingt-cinq ans où commence seulement la seconde vieillesse.
Au fond, tout est relatif. La vieillesse, disait Buffon, est un « préjugé ». « Sans notre arithmétique, nous ne saurions pas que nous vieillissions. » Et il ajoutait, comme Flourens, que l'homme était fait pour vivre quatre-vingt-dix ou cent ans.

Eh bien ! soit, l'homme est fait pour vivre cent ans. En sera-t-il plus heureux ? N'en verra-t-il pas moins les siens disparaître, «macrobites» suivant les connoissances des «macrobites», burgrave pleurant des burgraves ? Qu'importe si la vie est prolongée. Puisqu'en fin de compte le dévouement n'est que retardé ? A trente-trois ans John Lubbock, l'auteur du «Bonneur de vivre», pourra écrire : «La vie est un grand bienfait. Il se trouvera toujours des Schopenhauers, qui à trente et un ans seront las de vivre et proclameront leur droit au pessimisme. Vous aurez beau faire, à Buffon, à Flourens, à Metchnikoff, pour allonger le voyage de la vie, ce qui est désagréable, c'est l'arrivée, le port et le débarquement fatal, inévitable en cette contrée nouvelle et inconnue dans laquelle on ne peut même pas emporter ses bagages qu'on est forcé de laisser à bord. L'homme a une crainte innée de ce terminus. Et il tient à la vie d'autant plus qu'il se sent plus près de la quitter. » Nous nous inquiétons plus de notre vie, dit M. J. Rousseau si fort à la mode aujourd'hui, à mesure qu'elle se rapproche de la mort. Les vieillards la regardent plus que les jeunes gens. Tolstoï, prophète à barbe blanche — l'oyen aussi, — prétend que nous avons grand tort et qu'il ne faut pas craindre la mort plus que le sommeil.
Nous n'avons pas peur du sommeil tout simplement parce que nous avons la certitude de nous réveiller lorsque Chanteclair chantera l'aurore. Mais qui sait où nous nous réveillerons après le sommeil final ? On éprouve de la tristesse à quitter un appartement qu'on a aimé, les menus objets auxquels on s'est attaché. Le bail qui nous attend par delà la tombe n'a pas de limites. Il ne se résilie pas au gré du preneur.
« Je crains la mort. Je crains... je ne sais plus », dit lord Byron.
Supprimerait-on cette angoisse lorsqu'à cent ans nous aurons des artères encroûtées et un estomac de jeunes hommes ? J'en doute. M. Metchnikoff vous répondra que la science ne s'inquiète point de cela et qu'elle aura assez fait pour l'humanité lorsqu'elle aura prolongé la vie humaine.

Et lorsque son parent M. d'Aube, avec qui il aimait à goûter des asperges (Fontenelle les voulait au beurre et M. d'Aube les préférait à l'huile), vint à mourir, il ne trouva rien d'autre à dire que : «Maintenant je mangerai mes asperges au beurre !»
La vie ainsi simplifiée lui souriait. «Nous ne sommes pas, disait-il, assez parfaits pour être toujours alligés. Celui qui veut être heureux se réduit et se resserre autant qu'il est possible. Tout effort lui semblerait nuisible. Mme Geoffrin lui reprochait de n'avoir jamais ri. Il n'avait en effet jamais ri, jamais pleuré, ne s'était jamais mis en colère et n'avait jamais couru. Aucun effort, ni moral ni physique. Comme il le dit, il se «resserra», se fit tout petit dans son coin, espérant que la mort l'oublierait, bannissant toute peine, tout souci. «Il y a quatre-vingt ans, disait-il, Dieu, rot, que j'ai relégué le sentiment dans l'égoïste. » Evidemment ce la conserve. Et Fontenelle fut heureux. Mais est-ce à vivre véritablement ?
Pour vivre heureux, vivons cachés, disait le grillon de la fable. Cela est facile pour le grillon. Il a des rentes, ou plutôt il n'en a pas besoin dans son trou et ne craint nul impôt sur le revenu. Buffon en son château de Montbard peut écrire que la vieillesse est un «préjugé». Rien ne la trouble, sa vieillesse. Il est heureux, riche, travaille à ses heures, quand il veut, comme il veut. Il reçoit des amis, bavarde avec eux dans sa bibliothèque avec ses belles reliures, met et ôte ses manchettes tout à loisir et peut déclarer à bon droit que la vie est belle et qu'elle est trop courte.
Mais à Montbard il n'y avait ni le téléphone, ni le télégraphe, ni l'automobile trépignant à la grille du château. Le «struggle for life» n'était pas inventé, cette lutte pour la vie qui nous mène lentement à la mort. Il est facile de vieillir lorsqu'il n'a pas été difficile de vivre. Vous voudriez, savants que vous êtes, prolonger la vie jusqu'à la faire durer un siècle. Donneriez-vous une heure de plus de bonheur à ces vieilles gens ? Qu'importe la durée de la vie si elle a été mal employée ? Nous avons devant nous assez d'années pour faire un peu de bien, ce qui est l'essentiel. «O homme, disait Marc-Aurèle, tu as été citoyen dans la grande cité que l'importance de l'avez été pendant cinq ou pendant trois années ? — Mais je n'ai pas joué les cinq actes, dit le comédien ; je n'en ai joué que trois. — Dans la vie, trois actes suffisent pour faire la pièce entière. » Et l'empereur qui avait bien rempli sa vie termine son livre et son existence sur cette parole.
Cet rôle, quelle pièce devons-nous jouer en ce monde ? A-propos en un acte ou drama en cinq tableaux ? en vers ou en prose ? Nul ne le sait. Jouons notre rôle jusqu'au bout et de notre mieux.
Le but de l'existence n'est pas de vivre vieux, très vieux, trop vieux, «resserré», mais de se faire regretter de ceux à côté de qui l'on a vécu. C'est ce qui est advenu à la doyenne des Parisiennes disparue après avoir servi d'exemple au docteur Metchnikoff, qui la regrette, tout prêt à dire, lui, l'apôtre de la vie sans fin :
— Nous l'avons perdue bien jeune !

Et dégoûtés de vivre, ils ont peur de mourir, dit Chasagne dont ce seul vers aurait dû le mettre à l'abri des attaques de Boileau.
Dans une thèse excellente de M. Maigror sur Fontenelle, on peut voir comment l'homme a trouvé l'art de vivre longtemps. C'est en dosant sa vie. Fontenelle, le futur centenaire, le Chevreul du dix-huitième siècle, était né chétif et délicat. Jusqu'à seize ans il avait eu des crachements de sang. Son médecin — qui aurait pu être le docteur Thomès — l'avait condamné. Mais l'auteur de «la Pluralité des mondes» veilla si bien sur sa santé, d'ailleurs robuste, qu'à quatre-vingt-dix ans passés, des financiers ironiques proposaient comme une bonne affaire des rentes viagères sur sa tête. Ayant vu mourir un à tous ces contemporains, il semblait, nous dit Suard, un revenant, lorsqu'il disait dans un salon (il avait alors soixante-dix huit ans) à peu près comme la veuve de Richelieu chez M. Duchatel : «J'étais chez Mme de La Fayette, lorsque je vis entrer Mme de Sévigné».

Je ne suis plus qu'un estomac : C'est bien peu, mais je m'en contente.
Et lorsque son parent M. d'Aube, avec qui il aimait à goûter des asperges (Fontenelle les voulait au beurre et M. d'Aube les préférait à l'huile), vint à mourir, il ne trouva rien d'autre à dire que : «Maintenant je mangerai mes asperges au beurre !»
La vie ainsi simplifiée lui souriait. «Nous ne sommes pas, disait-il, assez parfaits pour être toujours alligés. Celui qui veut être heureux se réduit et se resserre autant qu'il est possible. Tout effort lui semblerait nuisible. Mme Geoffrin lui reprochait de n'avoir jamais ri. Il n'avait en effet jamais ri, jamais pleuré, ne s'était jamais mis en colère et n'avait jamais couru. Aucun effort, ni moral ni physique. Comme il le dit, il se «resserra», se fit tout petit dans son coin, espérant que la mort l'oublierait, bannissant toute peine, tout souci. «Il y a quatre-vingt ans, disait-il, Dieu, rot, que j'ai relégué le sentiment dans l'égoïste. » Evidemment ce la conserve. Et Fontenelle fut heureux. Mais est-ce à vivre véritablement ?
Pour vivre heureux, vivons cachés, disait le grillon de la fable. Cela est facile pour le grillon. Il a des rentes, ou plutôt il n'en a pas besoin dans son trou et ne craint nul impôt sur le revenu. Buffon en son château de Montbard peut écrire que la vieillesse est un «préjugé». Rien ne la trouble, sa vieillesse. Il est heureux, riche, travaille à ses heures, quand il veut, comme il veut. Il reçoit des amis, bavarde avec eux dans sa bibliothèque avec ses belles reliures, met et ôte ses manchettes tout à loisir et peut déclarer à bon droit que la vie est belle et qu'elle est trop courte.
Mais à Montbard il n'y avait ni le téléphone, ni le télégraphe, ni l'automobile trépignant à la grille du château. Le «struggle for life» n'était pas inventé, cette lutte pour la vie qui nous mène lentement à la mort. Il est facile de vieillir lorsqu'il n'a pas été difficile de vivre. Vous voudriez, savants que vous êtes, prolonger la vie jusqu'à la faire durer un siècle. Donneriez-vous une heure de plus de bonheur à ces vieilles gens ? Qu'importe la durée de la vie si elle a été mal employée ? Nous avons devant nous assez d'années pour faire un peu de bien, ce qui est l'essentiel. «O homme, disait Marc-Aurèle, tu as été citoyen dans la grande cité que l'importance de l'avez été pendant cinq ou pendant trois années ? — Mais je n'ai pas joué les cinq actes, dit le comédien ; je n'en ai joué que trois. — Dans la vie, trois actes suffisent pour faire la pièce entière. » Et l'empereur qui avait bien rempli sa vie termine son livre et son existence sur cette parole.
Cet rôle, quelle pièce devons-nous jouer en ce monde ? A-propos en un acte ou drama en cinq tableaux ? en vers ou en prose ? Nul ne le sait. Jouons notre rôle jusqu'au bout et de notre mieux.
Le but de l'existence n'est pas de vivre vieux, très vieux, trop vieux, «resserré», mais de se faire regretter de ceux à côté de qui l'on a vécu. C'est ce qui est advenu à la doyenne des Parisiennes disparue après avoir servi d'exemple au docteur Metchnikoff, qui la regrette, tout prêt à dire, lui, l'apôtre de la vie sans fin :
— Nous l'avons perdue bien jeune !

Belgrade, Serbie, 14 mars.— Des troubles ouvriers d'une certaine gravité ont éclaté aujourd'hui à Belgrade. Des grévistes qui faisaient une démonstration se sont rencontrés avec une escouade de police et dans la mêlée qui s'en est suivie cinq ouvriers ont été tués et vingt blessés.
Les grévistes ont pris possession des corps des tués et après avoir paré dans les principales rues de la ville les ont finalement déposés au cimetière.
En passant devant le Parlement le Palais royal fit faillir l'intervention énergique des troupes pour empêcher les grévistes d'envahir ces deux bâtiments avec leurs camarades morts.

Le procès Thaw.

New York, 14 mars.— La question de savoir si ou non l'avocat Abraham Hummel serait autorisé à répondre à certaines questions posées par l'attorney de district à l'audience de la matinée.
M. Delmas a réfuté point à point les arguments soulevés hier par M. Jerome et a terminé en demandant à la cour d'écartier complètement la déposition de Hummel qu'il a qualifiée d'impropre et n'ayant rien à voir avec le procès.
M. Jerome répond brièvement à M. Delmas en déclarant que comme la déposition faite par Mme Thaw à la barre était directe et positive, il devait être autorisé à la controvcr.
Quand les deux avocats ont terminé leur argumentation le juge Fitzgerald se prononce en soutenant les objections soulevées par M. Delmas.
Cette décision paraissait devoir mettre fin à la déposition de Hummel mais M. Jerome pose immédiatement une nouvelle question au témoin, ce qui a pour effet de soulever un incident avec M. Delmas.
« Dans l'entrevue qui eut lieu dans votre étude, Evelyn Nesbit avante de vous dicter quelque chose, vous a-t-elle dit qu'elle avait affirmé à Thaw qu'il n'était pas vrai que Stanford White l'eût endormie et outragée ? » demande M. Jerome au témoin.
Cette question est à peine posée que M. Delmas est debout prêt à soulever une nouvelle objection, mais il n'en a pas le temps, car M. Jerome n'a pas terminé le dernier mot que le témoin répond d'une voix forte :
« Certainement, elle m'a dit. »
M. Delmas se tourne alors vers Hummel, et avec un accent de mépris :
« Et vous vous prétendez un avocat ? »
M. Jerome demande à M. Delmas d'adresser ses remarques à la cour.
Il fait en outre remarquer à l'avocat de la défense que s'il a posé une telle question c'est qu'il supposait qu'elle ne souleverait pas d'objection, son assistant, M. Garvan, lui ayant dit que M. Delmas avait fait une déclaration dans ce sens pendant que lui (Jerome) était hors de la salle d'audience.
« Je n'ai jamais fait une telle déclaration, réplique M. Delmas. Je me suis spécifiquement réservé le droit d'objecter à toute question posée au témoin. »
Se tournant vers Hummel, M. Delmas lui dit :
« Vous m'avez entendu faire cette réserve, n'est-ce pas ? »
« Oui », répond Hummel qui ne paraît pas le moins du monde de contenance.
« Et l'honorable assistant district attorney, m'a-t-il entendu ? » interroge M. Delmas en se tournant vers M. Garvan.
« Si l'honorable avocat de la côte du Pacifique voulait bien s'adresser à la cour, nous ferions des progrès plus rapides », répartit M. Jerome. Il ajoute ensuite que le préfixe «honorable» s'il était complètement abandonné tendrait aussi à raccourcir les débats.
« Si l'irritable avocat de district le préfère, je m'abstiendrai de lui attribuer des qualités qu'il repousse si dédaigneusement », répond M. Delmas.
M. Delmas demande ensuite que la question du district attorney et la réponse de Hummel soient effacées du dossier.
Le juge Fitzgerald se précipite à donner un ordre à cet effet lorsque M. Delmas se ravise et dit :
« Par la conduite extraordinaire du district attorney cette question et cette réponse sont déjà au dossier. Qu'elles y restent. J'écarte mon ordo. »
M. Jerome pose au témoin la question suivante :
« Evelyn Nesbit vous a-t-elle dit que Thaw avait préparé des documents accusant Stanford White de l'avoir endormie et outragée lorsqu'elle avait quinze ans et qu'il avait insisté pour qu'elle le signât, mais qu'elle aurait répondu à Thaw qu'elle s'y refusait parce que ses ledites déclarations étaient fausses ? »
M. Delmas objecte à cette question sous prétexte qu'elle n'est qu'une répétition de la précédente.
Le juge Fitzgerald soutient l'objection.
M. Hummel est autorisé à se retirer temporairement. Il est probable que son interrogatoire sera repris dans un jour ou deux. A midi l'audience est levée pour être reprise à deux heures.
Dans le courant de l'après-midi les experts aliénistes cités par la poursuite ont été interrogés. I est probable que leur déposition durera un jour ou deux.

MES CONFESSIONS.

Je venais d'être relevé du jury où j'avais siégé pendant trois mois à la Cour des Etats-Unis, quand on me présenta une autre Notice de Jury m'appelant à servir encore. J'aime beaucoup les chevaux et j'en ai quelques-uns que j'ai élevés et que je conduis actuellement. J'avais une petite jument qui détestait sortir de l'écurie, et le garçon d'écurie m'appela au téléphone et me disait : « La petite jument ne veut pas sortir aujourd'hui ; vous aurez à conduire Tom », et Tom était conduit. La petite jument me joua ce tour pendant des années. Et maintenant il semble que j'aie à servir encore et toujours l'Erat et la ville ; et bien que je sois sûr que les Juges Indulgents me feront grâce, je ne veux pas être exécuté comme le vieux Tom. Il est vrai qu'en siégeant comme juré je suis presque devenu un avocat, mais je métonne que le Juge n'ait pas dit aux avocats et au jury à l'ouverture de la Cour : L'objet d'un jugement n'est pas de condamner ou d'aquiescer, mais de reconnaître la vérité au moyen de témoignages légaux et conformes à la loi. Celui qui lit le procès Thaw arrive à la conclusion que la loi est la persécution — c'est à dire la Loi Criminelle. Si Thaw est sain d'esprit il doit avoir souffert des tortures, et s'il n'est pas déjà puni, je ne sais pas en quoi consiste un châtiment. Il me paraît quelquefois que l'Avocat de District doit croire que sa mission est de faire souffrir les peines de l'enfer sur la terre à quelqu'un ou à chacun. Nombre de personnes pourraient maintenant demander que Jerome ait l'esprit sain. Quand le procès sera terminé je suppose que Thaw lui fera la réponse que la jeune fille a faite à son amoureux :
« Demandez à Papa, dit-elle. »
Le jeune homme savait que Papa était mort.
Et savait quel avait été son genre de vie :
En sorte qu'il lui comprit quand elle dit :
« Allez demander à Papa. »
Les mots ci-dessus sont gravés dans ma mémoire parce que la jeune homme avait annulé la commande de ses meubles et m'a fait comprendre que je pouvais en faire autant.

Madame Calvé chantera à New York.

New York, 14 mars.— M. Oscar Hammerstein, directeur du Manhattan Opera House, a annoncé hier soir qu'il avait conclu un engagement avec Mme Calvé.
La grande actrice paraîtra au Manhattan le 23 mars dans « Carmen ».

Le incident de Kingston à la Chambre des Communes.

Londres, 14 mars.— L'incident survenu entre le gouverneur Swettenham et le contre-amiral Davis à la suite du tremblement de terre de Kingston, a été porté aujourd'hui devant la Chambre des Communes par une interpellation de M. Jesse Collings, libéral unioniste. (Ce député se trouvait à Kingston au moment de la catastrophe).
Le secrétaire des affaires étrangères Lord Grey, a profité de l'occasion qui lui était offerte pour exprimer toute la reconnaissance que méritait la généreuse conduite du contre-amiral américain.
M. Collings ayant demandé s'il était de règle suivant les lois et l'étiquette internationales qu'un amiral étranger débarquant une troupe armée dans une colonie britannique sans en avoir obtenu l'autorisation du gouverneur, s'est attiré la réplique suivante du secrétaire Grey : « Non, et je puis ajouter que de tels droits n'ont jamais été avancés dans l'incident dont vous faites mention. »
« Ce dont je suis cependant convaincu, quoiqu'en présence d'une telle catastrophe un malentendu est naturellement explicable, c'est que l'amiral américain n'a été inspiré que par des motifs purement désintéressés et par son désir de soulager des souffrances. Tout autre sens prêt à son action est invraisemblable et faux. »
La mention du nom du contre-amiral Davis a soulevé les applaudissements de la Chambre.

Le terrorisme en Russie.

Elizabetgrad, Russie, 14 mars — Un domaine dans les environs de cette ville a été attaqué hier après-midi par des bandits qui après s'être emparés du propriétaire, de cinq ouvriers et d'une femme les ont ligotés et décapités.
Deux témoins de cetteoucherie, un soldat et un enfant, qui ont échappé aux bandits en se cachant dans une meule de foin, ont perdu la raison. Le soldat, transporté dans un hôpital, est mort dans le courant de la nuit en proie au délire.
Les bandits après avoir accompli leur forfait ont mis la maison au pillage et se sont emparés de 3000 rouples.
Des troubles sont survenus hier pendant les funérailles d'un réactionnaire tué mercredi par des socialistes pendant qu'il cherchait à fonder un soulèvement antisionique.
Les émeutiers, après avoir pillé plusieurs magasins israélites, ont été finalement dispersés par les troupes. Plusieurs juifs ont été blessés.
Le rabbin d'Elizabetgrad, à la suite de cette émeute, a envoyé un télégramme à la Chambre basse du Parlement et au premier ministre Stolypine.

Managus, Nic., 14 mars.—

La dépêche suivante a été reçue ici du président Zelaya de Nicaragua, en date de Sanchez, Honduras, 13 mars :
« L'ennemi a été complètement défait à Maralta aujourd'hui après un combat de deux jours. J'ai confié à Corinto un millier de fusils destinés à gouverner du Honduras. »

Bankue du Peuple

PRES DE LA POSTE
PAIE 4 POUR CENT SUR
LES EPARGNES
8 mars en 1870

AU SUJET DE CERTIFICATS DE PIANOS.

Il nous est donné à entendre que la Nouvelle-Orléans et le territoire environnant ont été submergés de certificats de pianos de montants divers, et nous en possédons nous-mêmes un portant un nombre au-dessus de 3000.
La L. GRUNEWALD CO., LTD., ne refuse jamais la reconnaissance et consent par ceci à accepter tous les certificats de pianos sur pianos ou instruments jouant du piano, quel que soit le magasin de pianos par lequel ces certificats ont été émis. Cela signifie pratiquement une réduction dans les prix pendant 30 jours. Profitez de la qualité GRUNEWALD ; ayez un meilleur piano avec la même réduction.
L. GRUNEWALD CO., LTD.,
735 RUE DU CANAL.